

## « Pourquoi a-t-on peur de l'inconnu ? »

Compte-rendu

Auteur : Jean-Yves Trépos

-NB1 : on pourra se reporter au compte-rendu de la séance du 24/09/2020 qui traitait de la question « Peut-on vivre sans peur ? » (le C.R. comporte des textes et des références), mais aussi à celui de la conférence qui clôturait la première « balade philosophique » (septembre 2019) du Café Philo, qui affirmait qu'« être cultivé c'est devenir étranger à soi-même ».

-NB2 : le Café Philo de Hoste serait-il **obsédé** par la thématique de la peur ? En 2020, lorsque nous avons traité la question : « Peut-on vivre sans peur ? », nous étions pris en étau entre les ravages de la pandémie et les précautions du confinement. Philosophier sur notre petitesse avait alors quelque chose du petit rire satisfait du rescapé-résilient (tous les rescapés ne le sont pas, loin de là – c'est une autre question intéressante). Mais aujourd'hui, quel est cet inconnu qui nous effraie, mais pas assez pour nous empêcher de nous interroger à son sujet ? Est-ce la guerre ou l'accélération du changement climatique ? Les deux ?

### Examen des présupposés

-Le plus évident : tout le monde (« on ») aurait peur de l'inconnu ? Est-ce qu'on peut établir cette **affirmation** ? Et si l'on ne trouvait même qu'une exception, cela invaliderait-il l'affirmation ?

-Le sujet prétend donc se débarrasser de cette interrogation en la tenant pour acquise : on en cherche les **explications** (les causes, certaines ou probables), voire une seule explication (on pourrait sans ambiguïté dire pourquoi). Le « pourquoi » est une manière feutrée d'affirmer qu'une réponse est possible. Pourtant, il pourrait être aussi instructif de se demander « comment ? » et non pas « pourquoi ? »

-Le sujet donne une **importance solennelle** à l'objet de notre réflexion : il ramène différents inconnus à une notion unique et apparemment stable (L'Inconnu) : **ce** qu'on ne connaît pas (mais peut-être n'est-ce que ce qu'on ne connaît pas encore<sup>1</sup>), **celui** qu'on ne connaît pas (l'étranger) ou qu'on ne reconnaît pas (parce qu'il porte un masque). En outre, on voit bien qu'en filigrane est présente une conception de la temporalité : l'inconnu c'est surtout le futur, c'est-à-dire principalement ce qui va m'arriver (mon futur) et l'une de ses principales incarnations c'est la mort (ma mort). Tout cela étant mobilisé, il y a sans doute de quoi avoir peur.

-Le sujet joue aussi sur la **banalité** de la notion de « peur » : la peur, tout le monde peut l'éprouver et on pourrait presque dire que tout le monde sait ce que c'est. On pourrait dès lors tenir la peur pour une notion évidente.

-Le sujet nous engage-t-il à rechercher des informations essentiellement **psychologiques, sociologiques, neurophysiologiques** ? Ce serait pour dire que la [peur-de-l'inconnu] est une émotion caractéristique de la psyché humaine ou une émotion liée à des caractéristiques de collectifs spécifiques ou un pur phénomène d'impulsion électro-chimique.

### Situation de l'enjeu

-Le principal enjeu est **intellectuel** : arriver à situer cette émotion dans l'ensemble des caractéristiques de l'espèce humaine et peut-être arriver à distinguer des peurs justifiées et des peurs injustifiées.

-On voit bien qu'il y a aussi un enjeu **curatif** derrière l'investigation cognitive : certes, il est intéressant de comprendre ce curieux comportement qui consiste à avoir peur de quelque chose qui n'est pas encore là (pour l'inconnu=le futur) ou de quelqu'un qui ne s'est pas encore véritablement montré (pour l'inconnu=l'étranger) ; mais l'idée serait alors de savoir si on peut débarrasser l'être humain de cette crainte dès lors qu'elle serait injustifiée.

---

<sup>1</sup> Exemple récurrent dans la presse : « Faut-il avoir peur de l'Intelligence Artificielle ? » Dans ce cas, « peur » est pris dans un sens large.

-Un enjeu **politique**. Il y a, au bout de cette affirmation déguisée en question, une revendication de **gouvernementalité** : parce que les gens ont peur de l'inconnu, il est difficile de prendre des risques politiques, qui nous conduiraient à en traiter ensuite les effets désagréables. Mais le paradoxe est que cela peut nous conduire à une politique de réduction des risques qui sous une apparence raisonnable (on « réduit » les risques et bien sûr on ne les supprime pas tout à fait) pourrait être une forme de manipulation des êtres (conduisez-vous comme nous pensons raisonnable que vous vous conduisiez et le pire ne vous arrivera pas) qui procède d'une réelle arrogance politique.

## Construction du système conceptuel

Deux notions sont mises en avant : la peur et l'inconnu. Le « pourquoi » est presque invisible (puisque si on s'interroge c'est en général pour trouver pourquoi).

### Les concepts nodaux : peur, inconnu, explication

#### La peur

Que pouvons-nous retenir de notre réflexion de septembre 2020 ? Quelques extraits du CR :

C'est une émotion qui peut se vivre dans l'instant (j'ai peur) ou se dire dans un temps différé (j'ai eu peur), mais chacun conviendra qu'il n'y a pas la même charge affective dans les deux cas, voire qu'il y a peut-être rien de commun entre les deux. Pour autant, le passage par le discours (je dis que j'ai eu peur) peut être utile dans une perspective de sortie de crise ou de résilience.

On trouve en outre une constellation d'émotions proches : crainte, terreur, angoisse, panique. On peut l'envisager

-plutôt comme un continuum psychique (de l'angoisse à la terreur, en passant par la crainte et la panique)

-ou plutôt comme une nébuleuse d'attachements instables à des situations et fonctionnant par capillarité.

Rien n'interdit d'ailleurs d'imaginer que la peur puisse percoler aussi vers le plaisir ou comme dans le *De Clementia* de Sénèque, vers la colère (*ira*). La colère du politique lui permet, selon Sénèque, d'entretenir une peur modérée (*timor temperatus*) qui évite que le peuple ne bascule dans la haine (*odium*).

La voie moyenne (celle des épicuriens, pour Sénèque) est acceptable à la rigueur comme émotion populaire (voir texte fourni : *Lettres à Lucilius, XIII*) – ajout de 10/2022.

Pour donner toute sa force au concept de peur, nous avons sans doute intérêt à identifier les relations entre ces émotions et d'autres phénomènes affectifs qui semblent jouer un grand rôle dans le rapport des humains au monde, comme l'espoir ou l'angoisse.

-Spinoza (voir textes fournis<sup>2</sup>), nous dit que la peur (ou la crainte) est liée au doute qui peut porter sur un espoir : dans ces conditions il y a toute la place pour des anticipations sur le mode de l'imagination et le risque de déboucher sur le délire fanatique.

-Kierkegaard – voir textes<sup>3</sup> – met tout l'accent sur l'angoisse, qu'il traite à la fois métaphysiquement comme une caractéristique de la condition humaine, puis « psychologiquement » (c'est son expression) en ce qu'elle naît d'abord du sentiment de l'ignorance, puis de l'effroi devant le pouvoir-faire : la peur est alors une manifestation ponctuelle de l'angoisse.

-Chez Heidegger – voir textes<sup>4</sup> – (qui a beaucoup lu Kierkegaard), l'angoisse est la condition de possibilité de la peur (la peur fait fuir le monde) parce qu'elle est à la racine de la « *déchéance* » (traduit aujourd'hui par : « *dévalement* », *Die Verfallenheit*), qui nous pousse à fuir l'angoissant en plongeant dans le quotidien. La peur surgit dans ce quotidien, mais elle est capable de nous renvoyer à l'angoisse fondamentale.

NB : Heidegger fait incidemment une remarque qui peut nous faire réfléchir, même sans être heideggerien : on a généralement peur **pour** quelque chose en ayant peur **de** quelque chose. C'est, en d'autres termes, ce que disait Spinoza – ajout de 10/2022.

Nous disposons donc d'un champ conceptuel suffisant pour la peur : il nous permet de la saisir comme un élément essentiel d'une constellation d'émotions et dont les effets pratiques et politiques dans le quotidien peuvent nous dissimuler les fondements ontologiques (une passion triste ou une angoisse).

-Nous devons y rajouter une conceptualisation plus récente : **l'éco-anxiété**. Elle est anxiété (c'est-à-dire une peur diffuse, sans objet précis) et elle agglomère des phénomènes physiques disparates mais vécus comme

<sup>2</sup> B. Spinoza, *Ethique*, Livres III et IV. Nombreuses éditions de poche disponibles. Nouvelle traduction par Pierre-François Moreau, Paris, PUF (Epiméthée), bilingue, 2020.

<sup>3</sup> S. Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse*, traduction Knud Ferlov et Jean-J. Gateau, Paris, Gallimard, NRF, 1935. Republié en poche dans la collection Idées chez Gallimard en 1977.

<sup>4</sup> M. Heidegger, *Etre et temps*, Paris, nouvelle traduction par François Vezin, Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1986.

convergentes (la dégradation environnementale). Mais elle est déjà devenue un mot d'ordre (une revendication de prise en charge, voire d'indemnisation) autant qu'un compte rendu de situation.

## L'inconnu

-Le mot sonne déjà comme un concept : on y passe d'une personne déterminée (ex : *L'inconnu du Nord-Express*<sup>5</sup>) ou d'une chose (le résultat de l'expérience est inconnu : il ne correspond à rien de connu) ou d'un événement (le succès ou l'échec de l'opération est inconnu) à l'essence de ce qui est inconnu (= il y a de l'inconnu dans ce monde)

-Mais quel est ce **commun** à tous les inconnus ? C'est une question de connaissance (l'inconnu est le contraire de ce qui est connu). S'agit-il d'une ignorance provisoire (quelque chose nous livrera la réponse) ou est-elle définitive (c'est de l'inconnaissable<sup>6</sup>) ?

-L'inconnu rencontre ici l'**ignorance**<sup>7</sup>. On peut relever plusieurs traits de l'ignorance, mais il faut surtout retenir l'opposition entre le volontaire (la mise à l'écart d'un savoir<sup>8</sup>) et l'involontaire (le refus ou le déni de savoir). Si l'ignorance est une production culturelle (délibérée ou non), il convient de lui donner un statut positif et non par défaut : l'ignorance n'est pas seulement le contraire du savoir mais son **concurrent**. La victoire du savoir (par exemple à l'école) produit par contrecoup des ignorants<sup>9</sup> ; la victoire de l'ignorance (par exemple dans l'adhésion aux évaluations tronquées sur le glyphosate, le tabac ou l'alcool) produit des savants impotents (inaudibles).

-L'inconnu, comme pas encore connu parce que pas encore interprété ou comme pas encore connu parce que pas encore arrivé entraîne **deux protocoles** d'actions différents : le « pas encore interprété » peut être appréhendé par l'activité des sciences, ordinaire (on va finir par trouver) ou parfois extraordinaire (il faut « changer de paradigme ») ; le « pas encore arrivé » est l'objet de diverses formes de prévision ou de prospective<sup>10</sup>. Ce sont des manières de se réapproprier ce qui dans l'inconnu tend à nous échapper.

## Explication (Pourquoi)

-La conduite selon le principe du rationnel (dont les modèles seraient les explications dans les différentes sciences) et la conduite selon le principe du raisonnable (dont les modèles sont plus difficiles à établir mais qui en gros tempèrent les arguments rationnels au vu de circonstances – qui peuvent être morales ou politiques) revendiquent toutes deux le monopole du « pourquoi » et s'offrent en options opposables aux conduites ordinaires qui dans les interactions prétendent aussi rechercher le pourquoi (« pourquoi t'as fait ça ? »). L'explication philosophique a pour objectif de tenir ensemble ces différentes formes d'explication en les

---

<sup>5</sup> Titre en français du film d'Alfred Hitchcock (*Strangers on a train*, 1951) d'après Patricia Highsmith (scénario de Raymond Chandler).

<sup>6</sup> L'idée qu'il puisse avoir des limites à la connaissance est aussi vieille que l'humanité, mais on doit à Kant de l'avoir repositionnée : il ne s'agit plus alors des limites du savoir humain dans la découverte des phénomènes\* (limites qui sont indécidables en ce qu'elles dépendent des avancées de la science), mais des limites des prétentions du savoir humain à connaître la chose en soi (et donc à trancher sur les questions métaphysiques, comme la question de Dieu, de l'âme ou de la liberté). Voir : *Critique de la raison pure*.

\*La notion de « phénomène » désigne tout objet d'expérience possible (ce que les choses sont pour nous), par opposition au « noumène », la chose en soi, que l'esprit peut penser mais non connaître.

<sup>7</sup> L'étude de l'ignorance a été appelée « agnotologie » par Robert Proctor (Proctor Robert N, « Robert Proctor et la production de l'ignorance », *Critique*, 2013/12 (n° 799), p. 992-1005. DOI : 10.3917/criti.799.0992. URL : <https://www.cairn.info/revue-critique-2013-12-page-992.htm>

<sup>8</sup> François Dedieu et Jean-Noël Jouzel ont montré que, dans le cas de l'arsénite de soude, comment les dispositifs de protection de la santé ont été capables tout à la fois de s'accommoder de révélations dérangeantes et de trouver de bonnes raisons de les ignorer : Dedieu, F., Jouzel J.-N., « Comment ignorer ce que l'on sait ? », *Revue française de sociologie* 56, n°1, 2015, 105-33.

<sup>9</sup> C'est particulièrement intéressant dans le cas de l'illettrisme. Contrairement à une idée reçue, l'illettrisme n'est pas un obstacle rédhibitoire à l'action efficace, mais il l'est à l'action acceptable : le stigmatisme est alors l'un des obstacles essentiels à l'apprentissage (l'illettré a déployé des réseaux d'action efficaces qui, lorsqu'ils sont découverts pour ce qu'ils sont, le plongent dans la honte et accessoirement dans le désarroi). Un aperçu dans sur l'illettrisme dans la batellerie : Marc Derycke, « Comme ça nous plaisait. Petits arrangements (de) et avec la société ». In : Alain Battagay et al., *Citoyennetés profanes en Europe*, Paris, Le Manuscrit, 2012, pp. 285-312.

<sup>10</sup> Parce que nous vivons dans un monde d'incertitude, nous pouvons chercher à repérer « ce qui se produit le plus souvent » (*os épi to pollu*) comme disait Aristote et la prospective en est l'une des traductions.

renvoyant, toutes les trois, à une même opération, celle de l'interprétation des phénomènes (que l'explication transforme en « données »). Le pourquoi appelle le « parce que ». « Pourquoi » a-t-on peur de l'inconnu ? Parce que la présence (avérée ou non) d'un danger active le « circuit de la peur » avec libération d'adrénaline, dira le neurophysiologiste ; parce que notre « cerveau émotionnel » prend le dessus, dira le psychiatre Christophe André<sup>11</sup> ; parce que l'inconnu c'est avant tout ce qui échappe à mes apprentissages (en particulier ceux de ma socialisation primaire) diront certains sociologues ; et ainsi de suite. Tous savent que leur explication n'est sans doute pas la seule possible, mais le « syndrome de la cause unique » fait que la tentation est quand même grande.

-Il est peut-être présomptueux de chercher le « pourquoi » de la peur de l'inconnu, mais il est tout à fait possible de chercher **comment** elle se manifeste et peut être l'explication sera-t-elle au bout. « Comment » signifie que l'on privilégie la description d'un processus. Ce qui éloigne la prétention d'une saisie exhaustive de l'événement et avance plutôt l'idée qu'on en donne une **version**.

## Quel système conceptuel ?

Quel concept pourrait-on utiliser pour interroger et décaler la paire (peur, inconnu) qui se présente dans notre sujet comme un couple ordonné (1. peur ; 2. inconnu) ? On peut retenir le risque ou la sécurité.

**Risque.** Le concept combine des phénomènes ordinaires (c'est risqué ; je prends le risque) et des modélisations scientifiques-politiques (on peut calculer les risques). Ce sont deux manières très distinctes d'affronter le futur. Dans l'approche ordinaire, je sais le plus souvent que je prends un risque (ou on me le dit) mais je ne peux le quantifier (ni Son Imminence – comme aurait pu dire Pierre Dac – ni sa probabilité). Je peux aussi penser que quelqu'un ou quelque chose fait peser un risque sur moi et, si je pousse l'anxiété à bout, je peux imaginer un complot.

Le sociologue Ulrich Beck a conceptualisé le moment que nous vivons à partir des années quatre-vingt du XX<sup>e</sup> siècle, comme « *la société du risque* »<sup>12</sup>. Selon l'auteur, à mesure que la production des richesses s'est accrue, les risques ont également augmenté (et cela dans une infinité de domaines distincts). Mais comme, dans le même temps, notre société a accru son individualisation et pousse chacun à réfléchir en personne aux dangers qui l'entourent, elle fait coexister ces modélisations ordinaires avec les modélisations savantes, sans que ces dernières soient toujours capables de fournir les instruments de mesure appropriés, alors même que les individus sont inégalement exposés aux risques. La société moderne (que Beck appelle « *modernité réflexive* ») a donc fait entrer le futur dans le présent : je ne peux penser le présent sans y inclure les menaces qu'il fait peser sur le futur ; et la société me propose de penser cette situation en termes de risques calculables (c'est une « *risquification* » et nous sommes peut-être des « *risquolâtres* », selon Brian Wynne<sup>13</sup>). On pourrait dire que la peur du connu fait croître la peur de l'inconnu qui vient : comme le disait Peter Knight, « (...) *Une forme de paranoïa ordinaire, à la fois permanente, de faible expression et marquée par le scepticisme, semble être devenue le mode d'approche par défaut de la vie dans la société du risque* »<sup>14</sup>.

Il faut bien sûr mettre également en tension les complotistes et les lanceurs d'alerte, que l'on peut parfois confondre bien qu'ils soient nourris par des « sols » opposés<sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> Christophe André, *Psychologie de la peur*, Paris, Odile Jacob, 2005.

<sup>12</sup> U. Beck, *Risikogesellschaft*, Frankfurt, Suhrkamp, 1986; *La Société du risque*, traduit par Laure Bernardi avec une préface de Bruno Latour, Paris, Aubier, 2001. Republié en poche, dans la collection « Champs » chez Flammarion.

<sup>13</sup> Sociologue britannique qui a particulièrement étudié les questions du nucléaire et des OGM. Non traduit en français. Voir : *Rationality and ritual*, London, Routledge, 2013. Je me réfère ici à : « Creating Public Alienation : Experts, Cultures of Risk and Ethics on GMOs », *Science as Culture*, vol. 10, n°4, 2001.

<sup>14</sup> Il a étudié le virus électronique ILOVEYOU apparu le 4 mai 2000. Peter Knight, « ILOVEYOU : Viruses, paranoia, and the environment of risk », in : Jane Parish and Martin Parker (ed.), *The Age of Anxiety : Conspiracy Theory and the Human Sciences*, Oxford, Blackwell, 2001, p. 24 (non traduit).

<sup>15</sup> Ch. Bessy et F. Chateauraynaud, *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2000.

**Le concept de risque est donc un bon candidat pour former système avec /peur/ (ou anxiété) et /inconnu/ : j'ai peur de l'inconnu parce qu'il m'apparaît comme risqué // je n'ai pas peur de l'inconnu parce que je prends des dispositions pour réduire les risques // j'ai peur de l'inconnu mais je prends des dispositions pour réduire les risques.**

**Mais on pourrait ensuite interroger la pertinence du concept de risque (qui n'est pas dépourvu d'arrogance systémique) et le mettre en tension avec le concept de dommage : j'affronte l'inconnu avec ou sans peur (et sans dispositif préventif), mais je prends des mesures pour traiter les dommages.**

### **Sécurité/insécurité**

Ce couple serait aussi un bon candidat : la peur serait corrélée à un sentiment d'insécurité devant une menace diffuse qui peut surgir de partout. Cette appréhension est la version commune de l'angoisse de l'être-là que décrit Heidegger (à moins que l'on considère que la description heideggerienne ne soit que la version intellectualisée d'un sentiment commun...)

Nietzsche (*Le gai savoir*, Livre 5, §355), qui cherche à dynamiter aussi bien la philosophie académique que les petites ordinares, met en rapport connaissance et sentiment de sécurité : « *La jubilation de celui qui acquiert une connaissance ne serait-elle pas la jubilation même du sentiment de sécurité recouvré ?* »

On tend à traiter aujourd'hui le sentiment d'insécurité en déployant des dispositifs de sécurisation (en effectifs humains et en paroles). Mais on oublie que nous vivons dans une société assurancielle<sup>16</sup> (celle de l'Etat-Social).

Le concept de sécurité trouve son origine dans la notion de « *cura* » (le Souci) – que l'on a souvent évoqué dans nos diverses réunions – mais c'est aussi le cas pour le concept d'assurance (que Leibniz a contribué à traduire en institution publique<sup>17</sup>).

Si l'insécurité se vit dans la peur (ou au moins dans l'anxiété) face à l'inconnu ou aux inconnus, la sécurisation est un travail de réduction de l'incertitude qui n'est pas à l'abri de la bureaucratisation.

On le voit : ce recours au concept de sécurité propose un autre système conceptuel que celui formé avec le concept de risque (encore qu'ils soient liés puisque l'assurance est une manière de quantifier le risque). En effet : **l'insécurité fondamentale de l'être-au-monde (*cura*) nous conduit à baliser par des connaissances techniques (*cure*) et/ou relationnelles<sup>18</sup> (*care*) le chemin de vie en tant qu'inconnu.**

## **Pistes pour et pendant la Discussion**

\*On pourrait utiliser **le concept de sécurité** (à partir de ce qui est dit ci-dessus dans notre « système conceptuel » ; voir aussi, dans le CR de la séance n°17 « vivre sans peur », un essai de réponse spinoziste qui peut être transposé ici).

\*Plusieurs pistes de réflexion sont apparues au cours de la discussion :

-La peur de l'inconnu n'empêche pas **l'intention de l'affronter**.

=>Il existe des techniques ou des dispositifs pour surmonter cette paralysie ; voir le livre de Christophe André.

-La peur de l'inconnu peut être un **moteur de l'action** (l'adrénaline, mais aussi le défi devant le risqué).

=>Il y a dans l'angoisse et la peur une lutte ou tout au moins un effort, que le christianisme a conceptualisé en « tordant » le terme grec « *agôn* » (qui renvoie au départ à l'assemblée où se déroule le combat et, par

---

<sup>16</sup> Voir : R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995, réédition Folio-Gallimard, Paris, 2000.

<sup>17</sup> Voir : Jean-Marc Rohrbasser, « Leibniz : assurance, risque et mortalité », *Asterion* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 02 mai 2007, consulté le 25 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asterion/1259> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asterion.1259>. Ainsi Leibniz écrit-il « (...) afin que le dommage soit quasiment insensible à celui qui le subit, la communauté entière doit le prendre sur elle et l'heureux comme le malheureux doivent contribuer à la caisse d'assurance (*assurances-Casse*) » (traduit par J.-M. Rohrbasser).

NB : Leibniz, dans un grand nombre de ses écrits posthumes, mélange allègrement dans une même phrase l'allemand (avec parfois des « C » là où on attendrait des « K »), le latin et parfois le français.

<sup>18</sup> Méfions-nous toutefois d'une identification trop facile entre le *care* (le souci travaillé en relationnel – comme le ferait un aidant) et la *cura* (« être auprès de... », selon Heidegger, ce n'est pas un acte technique – comme lorsque je suis aux côtés de quelqu'un – mais une situation ontologique).

extension, à la lutte) pour en faire l'« *agônia* » – *agonia* en latin – que l'on retrouve dans l'agonie et qui renvoie à la lutte angoissée du Christ, d'abord au jardin de Gethsémani<sup>19</sup>, puis sur la croix.

-La peur de l'inconnu nourrit le besoin de **rabattre l'inconnu sur le connu** : c'est valable aussi bien pour l'homme ordinaire que pour le chercheur scientifique.

=>On peut le développer à partir de Heidegger : la peur est ce qui permet de fuir l'angoisse ; et pourtant, c'est d'être là (au sens banal du terme) qu'il est question, pas de devenir.

-La peur de l'inconnu **nourrit les croyances** (voir ce que disent Lucrèce<sup>20</sup> et Spinoza<sup>21</sup>). Pourtant, ce n'est pas la peur qu'invoquent tous ceux qui ont parlé de l'intervention de l'inconnu dans la vie des hommes : le plus souvent l'intervention divine rassure (c'est parce qu'il y a un dieu que je n'ai pas à avoir peur de ce qui va arriver).

-**L'éducation** qu'on a reçue peut inégalement préparer à faire face à l'inconnu : on peut penser à la situation du transfuge social, qui n'a pas tous les codes pour affronter l'incertitude du monde dans lequel il vit désormais (voir la superbe description du Dr Cottard<sup>22</sup>, par Proust dans *A la recherche du temps perdu*) ; mais à l'intérieur d'un même milieu social, il peut y avoir des différences dans la manière de préparer quelqu'un à affronter l'avenir ou l'événement (« on m'a trop protégé alors j'ai peur de tout »). Ces différences peuvent avoir un aspect générationnel (« la génération d'après » dit ne pas comprendre « la génération d'avant »).

-L'effet de **l'avancée en âge** a été largement discuté : les plus âgés deviendraient plus craintifs en vieillissant (ce qui n'est pas certain). Mais alors, c'est le rôle de l'expérience qui se trouve mis en porte-à-faux : l'expérience de situations inconnues affrontées dans le passé devrait me protéger de mieux en mieux (je sais plus de choses sur les événements), alors qu'on dirait bien que plus j'en sais et plus j'ai peur !

=>Sur ce point, voir le CR de la séance n°23 sur la maturité.

-La **contradiction** (ou du moins la tension) entre une demande d'explication (« pourquoi ? ») qui s'adresse à la rationalité et une situation émotionnelle plutôt irrationnelle, a été soulevée. En ce sens le sujet nous contraindrait à un « collage » explicatif ambigu.

-La dimension **morale** a également été soulevée : sachant ce que nous avons appris de cette situation (un monde d'émotions) et connaissant les préceptes des stoïciens (la mort n'est rien / la conduite rationnelle est exigeante mais elle est la seule raisonnable<sup>23</sup>), quelle est la conduite la plus recommandable ? « Faut-il avoir peur de l'inconnu ? serait alors une meilleure question à se poser.

---

<sup>19</sup> « (...) Dans l'angoisse, Jésus priait avec plus d'insistance ; et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre (...) » (Luc, 22,39-46).

<sup>20</sup> Lucrèce, *De la nature (De natura rerum)*. Plusieurs éditions disponibles en poche.

<sup>21</sup> Dans l'Appendice du Livre I de *L'éthique*.

<sup>22</sup> Issu d'un milieu de classes moyennes, il est, du fait de sa réussite comme chirurgien, invité dans le salon bourgeois de Mme Verdurin, mais il a du mal à y distinguer entre la phrase au premier degré et la plaisanterie : alors, dit Proust, « Et à tout hasard il ajoutait à toutes ses expressions de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. » (*Un amour de Swann*).

<sup>23</sup> Voir la *Lettre XIII* où Sénèque porte en titre : « ne pas trop craindre l'avenir ».